

Le voyage du petit érable rouge

Yvon Rivard

Volume 35, numéro 4-5 (208-209), août–octobre 1993

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31564ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1993). Le voyage du petit érable rouge. *Liberté*, 35(4-5), 216–223.

YVON RIVARD

LE VOYAGE DU PETIT ÉRABLE ROUGE

Quand je ne voyage pas, je me lève tard pour raccourcir les jours, je ne me rase pas pour ne pas voir le chemin des rides sur mes joues, et je traîne partout en espérant que quelque chose — un livre, une femme, un avion — me projette enfin ailleurs. Quand je n'écris pas, nul désir qui me soit une route, nul souvenir qui me ramène chez moi, je ne tiens pas en place et ne vais nulle part. On aura compris que le seul voyage qui m'importe est celui qui commence chaque matin dans l'encre et le papier. Mais pourquoi donc jusqu'à présent n'ai-je pu écrire que si je voyageais ? Que si je partais serait plus juste, car peut-on dire de quelqu'un qui va s'enfermer dans une pièce à l'autre bout du monde qu'il voyage ? Et pourquoi les États-Unis sont-ils, de tous les pays où j'ai écrit, celui qui exerce encore sur moi la plus forte attraction ?

En fait, ma connaissance des États-Unis est fort limitée. J'ai vécu deux ans au Vermont, mais ça ne compte pas car « le Vermont, comme disait un jour Jean Éthier-Blais, c'est ce que nous avons de plus beau au Québec ». Et comme c'était après un séjour de trois ans en France, j'avais davantage le goût de retrouver parents et amis que d'explorer les Appalaches ou le centre-ville de Burlington. Trois jours à New York, trois voyages en Floride, deux ou trois dans le Maine, ça n'explique pas non plus pourquoi, à l'instant où j'écris ces lignes dans

un chalet des Laurentides, je suis si triste de n'être pas là où j'ai connu ma plus grande joie. C'était il y a vingt ans, à Cape Cod, dans un camping près de la mer. Le matin, très tôt, j'étais allé remplir deux cruches d'eau à la fontaine la plus proche. Je revenais vers la tente où dormaient encore ma femme et ma fille. Seul sous les pins parasols qui filtraient la lumière du soleil levant, je marchais les deux bras tendus vers la terre par le poids de l'eau, et pourtant j'étais plus léger que la brise qui venait de la mer. Quelqu'un me regardait (ai-je pensé à Dieu ?), j'étais au commencement du monde et ma tâche était de servir. Pendant treize étés, je suis retourné à Cape Cod pour retrouver cet instant qui m'avait sacré porteur d'eau, enfant du matin.

Je ne prétends pas que cette expérience n'aurait pas pu se produire ailleurs, mais je crois que si les États-Unis fascinent aussi bien ceux qui y vivent que ceux qui n'y ont jamais mis les pieds, c'est que ce pays n'est pas qu'un pays, c'est surtout l'Amérique, « cette grande toile blanche sur laquelle le monde projette ses rêves » (Wim Wenders). Qu'ont en commun l'Amérique des Jets qui dans *West Side Story* chantent « I want to be in America » et celle « décrite » par Kafka ? Quel est ce rêve qui se nourrit autant de l'ignorance que de la connaissance de l'Amérique ? Wenders, dans son essai sur *Le rêve américain*, relève cet apparent paradoxe des Jets : « Ils sont déjà en Amérique, pourtant ils veulent encore y aller. » De la même façon, François Ricard commence sa *Méditation sur un roman de Kafka* en affirmant que Kafka ne peut écrire *L'Amérique* que parce qu'il n'y est pas allé et qu'il a peut-être ainsi « la connaissance la plus profonde qu'on puisse avoir de l'Amérique. L'expérience authentiquement américaine n'est-elle pas d'abord et avant tout de ne pas (encore) être allé en Amérique ? » L'Amérique serait donc ce rêve d'aller dans un pays qui « est toujours ailleurs, toujours plus loin dans le temps, dans

l'espace, dans l'être même (...) pure potentialité, pur projet, ouverture indéfinie ». Rêve de liberté, liberté de rêve qui me donne le monde à chaque instant comme s'il surgissait pour la première fois sous mes pas, devant mes yeux, comme si je naissais avec lui dans la lumière du premier matin. Les États-Unis ont beau avoir fait de ce rêve un long vidéoclip (« D'abord on leur vole leur rêve, dit Wenders, et puis on le leur revend »), on a beau être déçu par une sorte de laideur ou de vulgarité qui fait de la vie un objet dont il faut deviner le prix (« The price is right » !), rien n'y fait, l'Amérique reste intacte, elle est encore cette bande de terre qui baigne dans l'océan, ce terrain de camping où l'adulte en vacances redevient un enfant qui reçoit le monde comme la promesse d'un samedi matin.

Selon Thoreau, « il y a deux mondes : le bureau de poste et la nature ». Pour être libre, pour aller en Amérique, il suffit de sortir du bureau de poste. C'est ainsi que Kafka prend congé de l'Europe : « Nul château ne le surveille, nul tribunal ne le somme de comparaître ; l'univers de *L'Amérique* est un monde ouvert, dégagé de toute divinité ombrageuse comme de toute Loi, un pur espace, un pur avenir. » Et voici que l'univers abstrait du *Château* et du *Procès*, fait place à « un monde éminemment concret, surchargé où les spectacles ne cessent de solliciter le regard, d'emplir la perception » (Ricard). Avant même de venir en Amérique, Wenders s'était déjà faufilé hors du bureau de poste à la faveur du rock'n'roll : « La nouveauté de cette musique c'était le pur plaisir. Aucune jouissance culturelle n'en était exigée, seulement une expérience immédiate, toute physique, simple et directe. » Rien d'étonnant alors à ce que « *L'Amérique* se distingue, comme le souligne Ricard, par une sorte de fraîcheur ou de candeur narrative », et que Wenders débarquant à New York se sente tout de suite chez lui : « J'étais chez moi. Je ne peux désigner autre-

ment ce que j'ai ressenti ce jour-là, en marchant du matin au soir par les rues, dans chaque flaque d'eau et chaque merde de chien. (...) J'étais chez moi non seulement parce que j'étais là où j'avais toujours voulu aller, mais aussi parce qu'ici « où j'avais toujours voulu aller », un rêve semblait enfin s'accorder avec quelque chose d'existant, que je pouvais vraiment voir de mes yeux. » Et Thoreau, qui est pourtant né en Amérique, attribue lui aussi sa liberté à l'affranchissement de l'Europe : « Le chant de la grive, après la fièvre du jour, rafraîchit et apaise. Connaissent-ils rien de si profondément agreste en Europe ? Tant de siècles de civilisation doivent avoir banni ce chant. »

Une flaque d'eau, une merde de chien, le chant de la grive, tel est donc le terme de ce rêve américain qui ramène le voyageur « chez soi », c'est-à-dire sur cette terre. Comme l'écrit Kafka, entrer en Amérique est comparable à une « naissance », à ce qui se produit « quand on vient de l'au-delà dans le monde des humains ». On ne peut s'empêcher de penser à l'ange de Wenders, dans *Les ailes du désir*, qui est prêt à tout sacrifier pour une odeur, pour un café. Le rêve américain a ceci de particulier qu'il ne nous détourne pas du monde mais bien de tout ce qui nous a détournés du monde, « de toute contrainte, de toute organisation préalable du monde et de la vie, de tout dépositaire de sens » (Ricard). Pour entrer en Amérique, pour passer dans le monde de la nature, l'innocence et la candeur sont de mise, il faut brûler ses ailes et ses armes si l'on veut s'exposer, pour le meilleur et pour le pire, à l'être ainsi retrouvé.

Le meilleur, c'est l'abolition de la distance entre l'être et la pensée, entre le ciel et la terre, entre le désir d'être ailleurs et la certitude d'y être déjà. Le meilleur, c'est « la musique des sphères dans le bourdonnement du moucheron », « la fraîcheur fluide des choses qu'on vient de retirer du fond des sources » (Thoreau). Si

l'Amérique est si souvent associée à l'expérience de l'espace c'est qu'elle « est un voyage dans le temps » (Wenders) qui propulse le voyageur hors du temps et le dépose au seuil de la conscience, là où les choses se déploient encore librement, juste avant que je m'en éloigne pour les ressaisir et les enfermer dans le sens. « Les choses sont libres de manifester par elles-mêmes leur matérialité et leur abondance » (Ricard), et le voyageur profitant de cette liberté des choses encore proches de leurs sources éprouve à leur contact la sensation que rien ne peut entraver son désir d'être, que tout est possible.

Le pire, c'est que cette liberté sera aussi son tourment, car elle « n'est que l'espace ouvert, que la brèche agrandie en lui-même par la béance du sens ». Cette difficulté du héros de Kafka à vivre « dans un monde où nulle détermination extérieure ne s'exerce plus » (Ricard), Wenders l'éprouve lui aussi et la définit par « la détresse de ne pas savoir comment on doit vivre ». Ricard et Wenders rattachent à cette « béance du sens », à cette « détresse », la dictature des images dans le rêve américain. Le héros de Kafka finira fatalement au « Grand théâtre d'Oklahoma », car là où « tout est innocence et promesse (...) l'homme deviendra acteur de n'importe quel scénario ». Wenders, de son côté, croit que l'essor de la télévision et du cinéma, que la consommation effrénée d'images relève d'une quête désespérée et dérisoire d'exemples, de règles, de consignes. Autrement dit, une fois hors du bureau de poste, affranchi de toute provenance et de toute destination, le voyageur qui débarque dans la nature, elle-même fraîchement éclosée, risque de sombrer dans sa propre liberté. Ainsi le retour chez soi, la coïncidence entre moi et le monde, « l'expérience immédiate, toute physique, simple et directe » devient vite le cauchemar de l'errance et du vide. La nature se transforme en décor, les choses en images, et le voyageur, qui croyait avoir recouvré « son état primitif de

« fils du soleil » (Rimbaud), n'est plus qu'une « grande toile blanche » sur laquelle se projettent tous les *soap* et tous les *flash* du monde entier. Ricard soutient qu'il ne peut en être autrement, que « porter l'insoutenable fardeau de sa propre légèreté » est le juste châtement réservé à quiconque cède à la tentation d'un monde sans « structure préétablie », « d'une vie qui se proclame innocente et neuve ». Wenders constate lui aussi la chute du rêve américain mais hésite à voir dans la nature de ce dernier la cause même de sa déchéance : « Ce n'est pas le rêve américain que l'on devrait qualifier de cauchemar mais bien la manière dont il a été utilisé et exploité, et tout un peuple, floué de son rêve. »

Quoi qu'il en soit, est-ce pour échapper au vide vertigineux du rêve américain que je suis passé, il y a quelques années, de Cape Cod aux Laurentides ? Que je me suis efforcé de voyager sans écrire (voir plus loin que le bout de mon stylo), d'écrire sans voyager (voir l'ailleurs vibrant dans ce qui n'a pas été quitté) ? Tout ce que je sais, c'est que les Laurentides me désespèrent. Quand je regarde les lacs prisonniers de ces petites vieilles rabougries (les plus vieilles du monde, paraît-il), j'ai l'impression d'être un vieillard qui ne s'est pas encore détaché de sa mère. J'essaie, comme Thoreau, d'écouter « le chant de la grive », d'entendre « la musique des sphères dans le bourdonnement du moucheron », mais le plus souvent je sombre dans une sorte d'hébétude, comme le moucheron sans doute dans son bourdonnement, la grive dans son chant. Pour secouer cette lourdeur, me sentir de nouveau vivant, pouvoir de nouveau écrire, je dois fermer les yeux et me transporter quelque part près de la mer, où tout commence et jamais ne s'achève dans la lumière d'un samedi matin que les heures ne pourront flétrir. Est-ce que Thoreau n'a jamais perçu que la nature pouvait être un bureau de poste ? Comment a-t-il pu voyager sans sortir de sa forêt, être libre parmi les

racines, écrire sans rêver ? Sa réponse est toute simple : « Quand j'ai construit une barrière, arpenté une ferme ou cueilli des simples, il me semble que j'ai trouvé le chemin qui conduit à la connaissance et à la joie. Il me semble que j'ai poussé de nouvelles racines et que je suis plus solidement planté. C'est la véritable manière de casser la noix du bonheur. » Bien sûr, le travail ! Vieille loi incontournable à laquelle on ne peut se soustraire. Hélas, tous les chalets que je loue sont déjà construits, les fermes alentour ressemblent à des golfs, les barrières sont en fer forgé et la cueillette des simples ou des champignons m'est un mystère. Je pourrais aller plus au nord, là où les mouchérons sont aussi gros que des astres, ou retourner en Haute-Mauricie et m'y construire ma propre cabane.

Mais, au fond, je sais très bien que Walden est possible même à Fabreville puisque Thoreau y vit encore, caché sous les traits d'un de mes amis. Je sais très bien qu'il ne s'agit pas tant de me consacrer à un travail manuel (encore que cela pourrait m'aider à m'enraciner) que d'apprendre à vivre plus lentement, plus simplement, dans le respect des heures et des jours, dans l'amour des êtres et des choses qui m'ont été confiés. Ma détresse laurentienne tient sans doute au fait que je n'ai retenu que la partie « divine » de mon expérience à Cape Cod, à savoir cette légèreté de l'être aussi lumineux que le premier matin du monde. J'ai oublié le poids des cruches au bout de mes bras, la joie de l'eau portée jusqu'à la tente. Cet oubli est la faute romantique par excellence. Si le romantique oscille sans cesse entre le tout et le rien, entre l'extase et la chute, c'est qu'il voyage seul, les mains vides, « homme aux semelles de vent ».

Le seul chemin que je voudrais désormais emprunter, c'est celui qui par amour renonce à tous les voyages. Le seul voyage que j'aimerais faire avant de mourir, c'est

celui de ce petit érable rouge qui a su se rapprocher du ciel sans s'éloigner de la terre :

Un petit érable rouge a grandi, sur un coteau humide, éloignée de toute route, ignoré. Il a fidèlement rempli, tout l'hiver et tout l'été, ses devoirs d'érable, a suivi ses lois, a ajouté à sa taille selon la vertu qui est celle de l'érable, en croissant assidûment tout l'été. Il est plus près du ciel qu'au printemps, il n'a jamais vagabondé. En ce mois de septembre où l'on voyage, où l'on court à la mer, aux montagnes ou aux lacs — en ce mois du voyage — cet érable modeste, ayant mûri ses graines, sans bouger d'un pouce, voyage sur sa réputation. (...) Il a soigneusement économisé sa sève et a bâti sans bavarder, de plus en plus près des cieux. Il y a longtemps qu'il a confié ses graines au vent et il a la joie de penser que, peut-être, un millier de petits érables bien élevés et pleins de promesses, sortis de lui, sont dans les affaires quelque part. Il a bien mérité de la nation des érables.

Thoreau